

A large, stylized teal virus particle with a circular head and several protruding spikes, each ending in a smaller teal circle. The virus is positioned in the upper half of the page.

En
accès
libre

LE VIRUS
DE LA RECHERCHE

CHRISTIAN LE BART

CHERCHEUR CONFINÉ ?

PUG

La collection « **LE VIRUS DE LA RECHERCHE** » est une initiative des PUG en partenariat avec [The Conversation](#) et l'Université Grenoble Alpes.

Directrice de la publication : Ségolène Marbach

Directeur de la collection : Alain Faure

Cette édition électronique a été réalisée pour les PUG par Catherine Revil, en télétravail, pendant la période de confinement.

ISBN 978-2-7061-4856-9 (*e-book PDF*)

ISBN 978-2-7061-4857-6 (*e-book ePub*)

© PUG, mai 2020

15, rue de l'Abbé-Vincent – F-38600 Fontaine

pug@pug.fr / www.pug.fr

L'OPÉRATION **LE VIRUS DE LA RECHERCHE**

En réaction à la situation inédite engendrée par le coronavirus, les PUG ont proposé à leurs auteurs et aux chercheurs intéressés d'**ouvrir la réflexion sur les enjeux de la crise du Covid-19 vus par le monde de la recherche, sur la base d'une contribution libre et volontaire.**

Nous avons demandé aux auteurs de questionner les modes de formulation et de diffusion des savoirs car l'urgence nous oblige sur cette voie. Les chercheurs sont des gens passionnés. Leur *virus de la recherche* formate leurs réflexions sur la marche du monde et il nous semble que la crise du Covid-19 favorise aussi un travail d'introspection sur les ressorts sensibles du métier de chercheur – ses tâtonnements, ses doutes, ses énigmes mais aussi ses espoirs.

La collection « Le virus de la recherche », coordonnée par Alain Faure (CNRS, Sciences Po Grenoble, Pacte, UGA), rassemble les meilleurs textes issus de cette initiative dans une série d'e-books courts, en libre accès, en téléchargement sur le site des PUG, dans leur réseau de diffusion, et chez tous les libraires en ligne.

Face à la crise, les PUG choisissent de faire preuve d'esprit coopératif, de réactivité et d'agilité et proposent ainsi à leurs lecteurs de garder les neurones en action dans l'effervescence des réflexions et du débat scientifique.

Bonne lecture à tous!

CHRISTIAN LE BART EST POLITISTE.

On connaissait la catégorie du chercheur confirmé, nous voilà invités à faire avec celle de chercheur confiné. Bien curieuse situation que la nôtre en effet, privés que nous sommes de l'accès au terrain, et condamnés à un face-à-face avec des écrans qui, malgré leur capacité à se démultiplier à l'infini, s'apparentent chaque jour un peu plus aux murs ou aux barreaux d'une cellule pénitentiaire.

Du temps pour soi ?

Et pourtant... Que n'avions-nous pas dit (et écrit), ces dernières années, sur l'impossibilité de disposer d'un peu de temps pour soi, pour sa recherche, pour enfin pouvoir écrire, lire ou relire, faire ou refaire ce travail de fond dont les bureaucraties universitaires, disions-nous encore, ne cessaient de nous détourner en nous imposant mille et une tâches pesantes et inutiles? Rappelons-nous ce que nous disions de la période estivale entendue comme du temps enfin disponible, tout cela sur fond de nostalgie du bon vieux temps doctoral, celui pendant lequel on peut, sans trop être dérangé, lire et écrire.

Travailler pour soi? Nous ne sommes pas très loin de l'imaginaire convoqué par Roland Barthes dans son portrait de l'écrivain en vacances. Écrivain en vacances, plutôt qu'écrivain, aurait corrigé l'auteur des *Mythologies*, mais peu importe. L'essentiel est cette foi partagée dans l'activité d'écriture entendue comme arrachement à la vie professionnelle ordinaire, celle qui ponctue nos semaines de réunions, de séminaires, de rendez-vous certes utiles mais tellement en décalage avec l'idéal intellectualisé (et si romantique) de la recherche en sciences humaines...

L'épreuve de vérité

Eh bien voilà, cette longue parenthèse espérée, l'épidémie nous l'a donnée, offerte ou imposée. Le sociologue confiné en individu-hors-du-monde enfin à même de penser le monde? Les journées sont là, les contraintes administratives suspendues pour l'essentiel, les étudiants et les collègues ne nous imposent plus, sauf exception, qu'une discrète présence numérique, l'horizon est dégagé.

Projet d'HDR, projet d'article, projet d'ouvrage, tous ces projets qui sommeillaient en nous et qui ne parvenaient à surnager que sur le mode de la mauvaise conscience, les voilà enfin à portée de main. La question se pose évidemment de savoir si les empêchements qui nous détournaient de ces projets n'étaient pas finalement d'abord des prétextes.

Et voilà le confinement qui tourne à l'épreuve de vérité. Nous rêvions à voix haute d'une semaine de tranquillité pour enfin écrire ce papier fondamental que nous portons en nous depuis si longtemps? Le virus nous offre un mois, deux peut-être... Les laboratoires tournent au ralenti. Les universités de même. Les agendas s'allègent au point de provoquer le vertige. Tous les jours vont-ils se ressembler, comme les grandes vacances des enfants?

Écrire, donc. Mais écrire quoi? Pas si simple... Pour ceux qui ont la chance de travailler en autonomie, la question qui se pose immédiatement est la suivante: faut-il écrire comme si de rien n'était? Comme si la société, une fois la parenthèse sanitaire refermée, allait se remettre à fonctionner comme avant?

Une sociologie du confinement

J'ai tenté cette posture et n'y suis pas parvenu, pour deux raisons.

6 — La première est que la dimension dramatique de l'épidémie rend passablement dérisoire une routine professionnelle qui se situe, sauf exception, à mille lieues des urgences du moment. Il existe sans doute quelque part une sociologie du confinement dont les héros, condamnés à la discrétion en conjoncture ordinaire, se voient ces temps-ci pousser des ailes.

Mais pour tous les autres, l'examen de conscience est cruel: à quoi cela sert-il d'écrire en cette période? Sans doute cette interrogation n'est-elle pas si inédite: l'audience des sciences sociales (livres et revues confondues) donne parfois le vertige, quand on la met en rapport avec l'énergie déployée, la passion et le talent (parfois) qui l'alimentent. Fort heureusement le milieu académique sait habilement faire l'économie de ces questions vertigineuses, les chercheurs parvenant à détourner leur regard de tout ce qui vient leur rappeler leur relative insignifiance. Avec le coronavirus, nous sommes confrontés sans protection à ces questions. Les conditions de possibilité de l'illusion académique (au sens de l'illusio de Pierre Bourdieu: je pense le monde, je publie, etc.), à commencer bien sûr par l'entre-soi qui permet le jeu des reconnaissances croisées (je te lis, tu me lis), ne sont plus réunies.

C'est sans masque, si j'ose dire, qu'il nous faut aborder la réalité d'une condition sociale qui nous rappelle à la modestie. L'hommage nécessaire et salutaire

aux personnels de santé, aux caissières, aux éboueurs, aux personnels des EHPAD, vient nous rappeler que si l'on peut certes vivre de la recherche en SHS, on ne peut guère survivre par la seule puissance de ses charmes. Ce qui, dans la bouche d'Emmanuel Macron, se traduirait par ce triste constat : nous ne sommes pas du « premier cercle ». Pour ceux d'entre nous qui se rêvaient en premiers de cordée, le choc est douloureux !

Arrêt sur image ?

On glisse vers un second obstacle, qui nous fait passer d'une improbable psychologie du chercheur confiné à une question épistémologique sans doute plus sérieuse : suis-je bien sûr que ce que je m'apprêtais à écrire avant que le confinement ne m'en donne l'imprévisible opportunité soit encore pertinent ? En quoi la société va-t-elle changer ?

Sans doute le contexte épargne-t-il les médiévistes, les spécialistes du Grand Siècle ou du Second Empire. Mais pour tous les chercheurs se confrontant au monde contemporain, il est bien difficile de mesurer la place qu'il convient de faire à l'insaisissable « effet coronavirus ». Simple parenthèse, qui permet au chercheur de se poser et de profiter de l'immobilisation générale pour enfin rattraper le retard que, par hypothèse, il a sur le train de l'actualité ?

À ceux qui seraient tentés de peser le confinement comme un arrêt sur image, il faut opposer que le film qui se déroulera ensuite ne sera pas la simple continuation de ce qui précédait. L'hypothèse de l'épidémie ou du confinement comme rupture est à prendre au sérieux. Et pas seulement pour ceux qui travaillent sur les politiques sanitaires ou sur le financement de l'hôpital public !

On ne se prononcera pas ici sur ce que sera la société d'après. Dans quelle mesure faudra-t-il vivre avec le virus ? Faire par exemple nôtres, et pour longtemps, les « gestes barrière », ce qui suppose de briser d'un seul coup l'histoire millénaire de la civilité, au moins occidentale ? Inventer des formes de politesse qui parviennent à conjuguer prévention sanitaire et attention à l'autre ? L'hypothèse d'une rupture anthropologique est à prendre au sérieux, et avec elle l'enjeu de repenser à peu près tous les secteurs de la sociologie.

L'intérieur et l'extérieur

Tentons de lister à gros traits quelques-unes des sociologies pour lesquelles l'épreuve collective de l'épidémie constitue *a minima* un terrain inédit passionnant, plus probablement un point de bascule significatif.

Prenons la sociologie de la famille pour commencer : quelles répartitions des tâches au sein des foyers confinés ? Qui en télétravail ? Qui pour faire la classe aux enfants ? Et les courses, la cuisine ? Redistribution des rôles ou bien régression vers les stéréotypes genrés les plus archaïques ? Nouvelles conjugalités, nouvelles parentalités ?

Les rôles familiaux, comme tous les rôles sociaux, fonctionnent à la fois par intériorisation et par surveillance, les individus étant « tenus » à la fois de l'intérieur et de l'extérieur. Quand le regard extérieur est suspendu, que reste-t-il ? Violence conjugale, nous dit-on. Mais aussi, peut-être, et sur un mode moins dramatique, relâchement du sur-moi conjugal, régression vers des *habitus* archaïques, désir au contraire de réinventer ce que la routine avait figé, de reconstruire ce que le temps aura abîmé...

Prenons la sociologie des loisirs et des pratiques culturelles ensuite : en mode confiné, qui lit quoi ? Qui écoute quoi ? Qui regarde quoi ? Là encore, quelle part de continuité et quelle part de rupture ? Sommes-nous enfermés en nous-mêmes, condamnés à tourner en rond autour de nos habitudes rassurantes, ou bien risquons-nous l'aventure de la *terra incognita* que sera pour l'un la lecture d'un roman, pour l'autre la filmographie de Chaplin ou de Rohmer ? Tous ces univers à portée de clic, comment les individus vont-ils s'y risquer ? Que faisons-nous de notre disponibilité ? L'hyperchoix technologiquement orchestré n'est pas la liberté du pur individu en apesanteur sociale : mais de quel poids les *habitus* (de classe, de genre, etc.) pèseront-ils sur l'acteur social confiné ?

Travail et libertés publiques

Il y a aussi la sociologie du travail, bien sûr. Le télétravail à grande échelle va-t-il s'imposer comme nouvelle norme, avec ses avantages (confort de rester chez soi, économies d'énergie, etc.) et ses questionnements (intrusion de l'employeur dans l'espace privé, déclin des sociabilités professionnelles, transfert des coûts vers le salarié lui-même). La distinction entre espace domestique et espace professionnel fondait un capitalisme de l'arrachement (à l'espace domestique) dont il faudra étudier les évolutions : le domicile privé comme symbole tout à la fois de l'individualisme salarial (ou post-salarial) et de l'individualisme familial (chacun son bureau, et mieux encore : chacun chez soi) ?

Il faut aussi se pencher sur la sociologie politique, bien sûr, en ces temps de suspension drastique des libertés publiques. Qui décide ? Quels contre-pouvoirs, quel débat public ? Quels risques de surveillance généralisée ? Est-on vraiment sûr de revenir à la situation antérieure lorsque l'épidémie sera vaincue ?

N'habitue-t-on pas nos esprits à ces dispositifs orwelliens de surveillance des comportements, des corps, des déplacements, des gestes les plus insignifiants?

L'urgence dite « sanitaire » emporte tout, et l'on oublie au passage les principes constitutionnels, les règles de démocratie. Et quid de la démocratie participative en EHPAD?

Nous pouvons penser la fin de l'humanité, dit-on, mais pas la fin du capitalisme. Eh bien c'est fait, le capitalisme est dans le fossé, immobilisé. Il est en panne. À nous de savoir si nous voulons le faire repartir à l'identique. Sachant qu'une fois lancé, plus personne n'aura prise sur lui. ●

Découvrir d'autres titres de la collection [LE VIRUS DE LA RECHERCHE](#).